



«La Serpe», un mystère à trancher

Par
CLAIRE DEVARRIEUX

Les morts baignent dans leur sang. Georges Girard, 50 ans, veuf, conservateur au Quai d'Orsay, est recroquevillé au pied de son lit, la tête en bouillie. La vieille bonne, Louise, est retrouvée à la porte de la même chambre, le crâne également éclaté. Dans une autre pièce, Amélie Girard, sœur du premier, célibataire de 44 ans, gît à plat ventre. Elle a été traînée sur le plancher, le dos ravagé en plus de la tête. Seule Louise est en chemise de nuit. Les châtelains ont dû être surpris par une coupure de courant, et se coucher, qui en caleçon, qui en soutien-gorge. Pourquoi cette femme garde-t-elle son soutien-gorge pour dormir est une des mille questions, petites et grandes, que se pose Philippe Jaenada dans son livre consacré à ce fait divers, *la Serpe*. Quoi qu'il en soit, la literie était blanche, à présent elle est rouge. Bienvenue au château d'Escoire (Dordogne). Le fils de la maison, Henri, 24 ans, qui s'était choisi une chambre dans une autre aile du château et n'a rien entendu, appelle au secours. On est le 25 octobre 1941.

Comme il est à la fois le seul survivant et le seul héritier, les soupçons se portent tout de suite sur le jeune Henri. Il n'est pas aimé dans le pays, où il est considéré comme un propre à rien, marié à une fille pas intéressante. On dit qu'à Paris, il jette l'argent de son père par les fenêtres, et qu'il fait peur à sa tante. Deux jours avant, il a emprunté aux gardiens du château l'arme du crime, abandonnée sur le lit de Louise : une serpe. La femme du gardien dit qu'elle était rouillée et ne coupait pas, eh bien elle a été aiguisée depuis. Il y a dans la paume d'Henri une trace qui correspond

au manche de la serpe. Le disjoncteur se trouve près de sa chambre. Toutes les issues étaient fermées, personne ne pouvait entrer dans le château.

L'instruction sera entièrement à charge. D'emblée le comportement du suspect est retenu contre lui : il est trop calme, offre des cigarettes à la ronde et joue un air de Chopin au piano pendant qu'un maximum de gens pataugent dans les flaques de sang. Aucune trace de sang, en revanche, sur les mains ou les affaires d'Henri Girard. Emprisonné pendant dix-neuf mois en attendant son procès, il supplie le juge d'instruction de se renseigner sur les métayers qui auraient eu des raisons d'en vouloir à son père. Il donne un nom : «*Je ne le cite que pour montrer à quel point votre recherche d'autres pistes que la mienne me paraît avoir été insuffisante.*» Son procès a lieu entre le 27 mai et le 2 juin 1943. Il ne faut

pas plus de dix minutes aux jurés pour, contre toute attente, le déclarer innocent. Le grand avocat de l'époque, Maurice Garçon, est passé par là.

SALE GOSSE INSOLENT

Pendant deux ans, Henri Girard s'emploie à dilapider son héritage. Il y parvient. En 1947, il s'embarque pour le Venezuela, abandonnant sa nouvelle femme et leurs deux enfants. Il rentre en 1949, sans un sou, dans un état de délabrement pitoyable. Mais rencontre la femme et muse du photographe Edouard Boubat, Lella. Ils vont essayer de vivre d'amour et d'eau fraîche, jusqu'à ce qu'Henri Girard parvienne à faire publier son premier roman, *le Salaire de la peur*, en 1950, chez Julillard. Il prend le pseudonyme de Georges Arnaud, le prénom de son père et le nom de jeune fille de sa mère. Elle est morte quand il avait 9 ans. De petit garçon choyé, il est

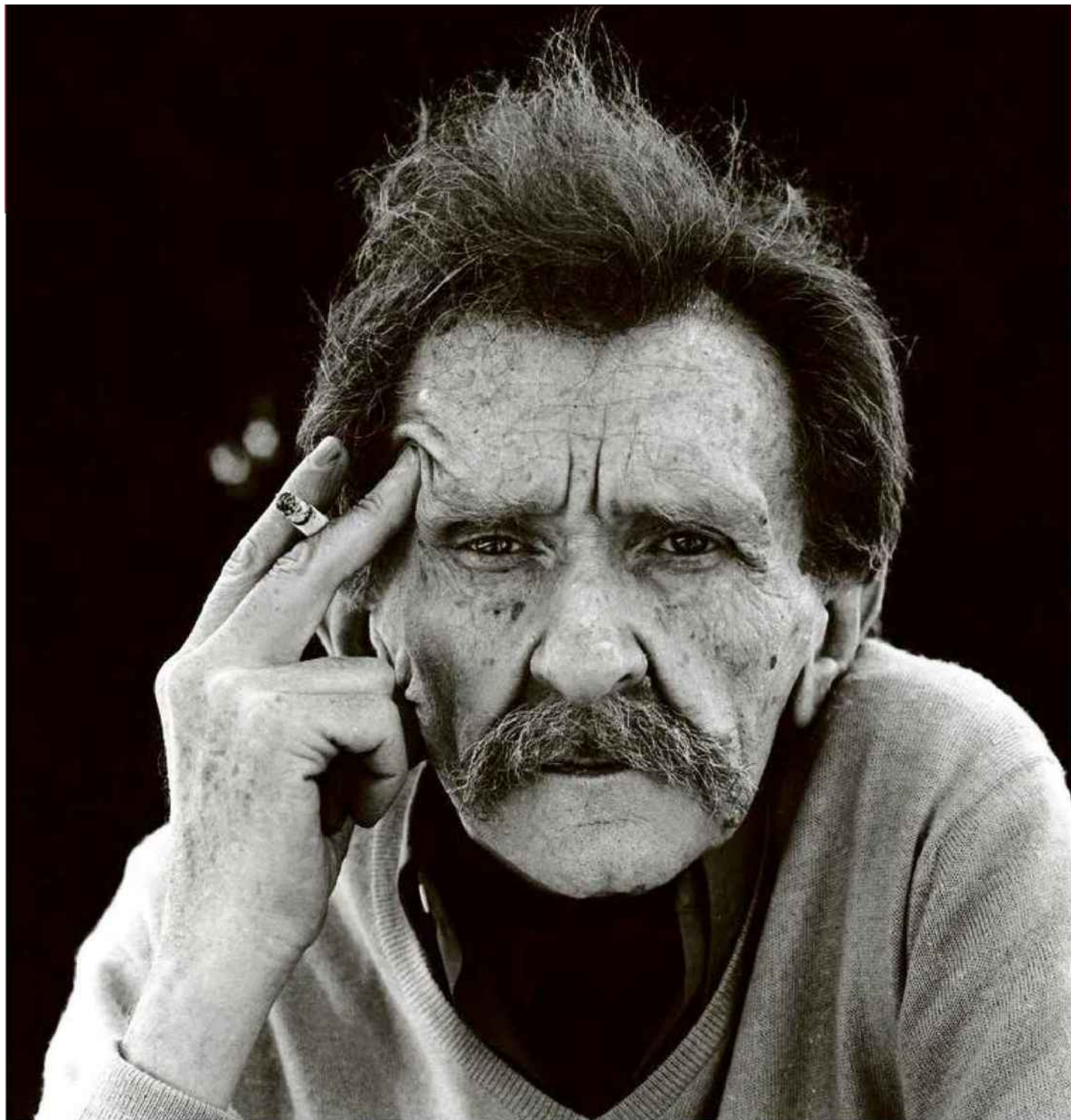
passé à sale gosse, intenable, insolent. Valentine Arnaud était une intellectuelle de gauche, comme on ne disait pas alors. Son fils sera fidèle à ses opinions.

Le 16 juillet 2017, Georges Arnaud, l'auteur de ce best-seller que fut *le Salaire de la peur*, aurait eu cent ans. Il est mort à Barcelone, d'un infarctus, en 1987. Prenons garde à ne pas le confondre avec Georges J. Arnaud, dont on réédite en ce moment le cycle de *la Compagnie des glaces* (French Pulp éditions). Georges Arnaud, écrivain devenu journaliste, était un homme engagé, qui se battait contre les injustices, un militant, notamment pendant la guerre d'Algérie, pays où il s'installe en 1962 pour une dizaine d'années. *Le Salaire de la peur* s'inspirait de ses tribulations en Amérique du Sud. Le film qu'en a tiré Henri-Georges Clouzot, avec Vanel et Montand, a eu en 1953 à la fois la palme d'or à Cannes et l'ours d'or du



festival de Berlin (cas unique) et a contribué à rendre Georges Arnaud riche, du moins pour un temps, et célèbre. Il l'avait déjà été dans son autre vie, dix ans auparavant, quand il s'appelait Henri Girard, héritait d'un château, de terres, de fermes et venait d'échapper de justesse à la guillotine.

Cette vie antérieure, Philippe Jaenada la met au cœur de *la Serpe*. Après *la Petite Femelle* (2015) où il réhabilitait Pauline Dubuisson, une étudiante en médecine condamnée à perpétuité (en 1953) pour avoir tué son amant, puis libérée pour bonne conduite; après *Sulak* (2013), qui faisait de la courte cavale sur Terre d'un braqueur de bijouteries la saga d'un gentleman cambrioleur, l'écrivain se penche pour la troisième fois sur le cas d'un personnage brutalement éjecté dans la marge. Dans le cas d'Henri Girard, l'opinion publique n'a pas eu sa peau, puisqu'il a été déclaré innocent. Mais tout se





comme si cette innocence n'avait pas été réellement établie. Henri Girard, c'est-à-dire Georges Arnaud, va tomber toute sa vie sur des gens d'une grande délicatesse qui finissent par lui demander : alors, tu les as tués, ou pas ? Il aurait avoué que oui à Gérard de Villiers, l'auteur des SAS. Certains de ses amis, comme Yvan Audouard, étaient persuadés de sa culpabilité. L'ancien commissaire de police, Guy Penaud, qui a repris l'enquête dans *le Triple Crime du château d'Escoire*, est de cet avis. Mais les épouses d'Henri Girard (il a été marié quatre fois) étaient certaines du contraire. Roger Martin aussi, biographe bienveillant dans *Georges Arnaud, vie d'un rebelle*. Et, enfin, Philippe Jaenada.

NOUVEAUX INDICES

Est-ce parce qu'on a forcé en vie que le héros soit innocent, et qu'il ne soit même pas question

d'un moment d'abominable égarement ? Le lecteur de *la Serpe*, sortant hébété des 600 pages qu'il n'a pu lâcher, veut penser que Georges Arnaud n'a pas tué les siens, et que le jury a bien fait de l'acquitter. Mais alors, qui ? Les Allemands, ou les services secrets anglais ? Georges Girard, le père, était un fonctionnaire de Vichy qui appréciait peu le régime. Il tenait un journal qu'il gardait toujours par-devers lui. Bon. Cela ne tient pas la route. Ou bien, ce serait un cambriolage qui a mal tourné, éventuellement dû aux mauvaises fréquentations du fils de la maison ? C'est l'hypothèse de Roger Martin, que celui-ci évoquait notamment dans une émission de Jacques Pradel, il y a quelques années. On peut la réécouter sur le site de RTL.

Philippe Jaenada examine la possible culpabilité des gardiens, du moins de leur fils, dans le contexte de la France rurale de ces années-là,

L'opinion publique n'a pas eu la peau de Girard, puisqu'il a été déclaré innocent. Mais tout se passe comme si cette innocence n'avait pas été réellement établie.

misérable et exploitée. L'instruction a conclu que le désordre dans le château la nuit des meurtres (tiroirs retournés dans le salon) n'était qu'une mise en scène, puisque rien n'avait été volé, ni argent ni bijoux. Or, une grosse somme, retirée de son coffre à Périgueux par la tante, a bel et bien disparu. Quant aux bijoux, on voit mal un fils de paysan

connaître des adresses où les fourguer. Ils sont donc toujours là. En outre, le témoignage du fils du gardien contredit trop ostensiblement celui d'Henri Girard concernant l'heure à laquelle il y avait encore de la lumière aux fenêtres du château. Lequel château n'était pas si hermétique qu'on l'a prétendu : il était possible d'entrer par la fenêtre d'un cabinet de toilette, Maurice Garçon l'a prouvé lors du procès, entre autres faiblesses de l'accusation que l'avocat a pulvérisées.

Une partie de *la Serpe* est employée à décortiquer le dossier Henri Girard aux archives départementales, à zoomer sur des documents de manière à trouver de nouveaux indices ou à interpréter autrement ceux dont on dispose. Cela pourrait être fastidieux. Mais si on s'intéresse aux faits divers, c'est fascinant. Il faut aussi aimer les romans policiers, ainsi, naturellement, que les blagues et les parenthèses de Phi-



lippe Jaenada. Lequel commence par décrire comment il part de Paris pour le Périgord dans une voiture de location. Après la porte d'Italie, un voyant rouge s'allume, problème de pression d'un pneu avant – enfin, il n'est pas rouge, plutôt orange, mon Dieu, dans quoi me suis-je embarqué, se disent, de conserve, l'auteur, le narrateur et le lecteur. En vérité, cet embarras, cette défaillance du véhicule au départ d'une aventure est une juste introduction allégorique au long voyage que nous allons effectuer tous ensemble. Nous avons besoin d'un temps d'adaptation avant d'affronter un imbroglio pareil.

«NOMADE COMBATIF»

«Ce livre, ce roman, raconte ce qu'on appelle une histoire vraie», explique Jaenada dans son «Avertissement». Il a changé les noms du juge d'instruction et des gardiens. *La Serpe* est affaire de recherches et de libre interprétation. Le lecteur est facile à manipuler : on commence par lui présenter une existence coupée en deux, un Henri Girard odieux et désaxé, et un Georges Arnaud talentueux et droit, même s'«il inquiétait tout le monde» (dixit Jacques Lanzmann). Fin de l'esquisse biographique : «Une drôle de vie, avec le recul. Ce que j'en sais, je l'ai appris dans les

livres. Sale gosse, sale type, des claques, insupportable, il ne mue, instantanément, qu'en anéantissant la fortune familiale, et se transforme en nomade combatif qui ne possède rien et vient en aide à ceux qui en ont besoin. Un bon gars, finalement.» On n'est qu'à la page 141, on plaiderait volontiers coupable. Ensuite, changement de perspective. D'autres témoignages, d'autres documents, montrent qu'Henri Girard est un garçon sensible, courageux, gentil avec les femmes, aimé de sa tante, et adoré de son père qu'il chérit tout autant.

Pourquoi Henri Girard, alias Georges Arnaud, a-t-il très vite renoncé à faire rechercher le coupable ? Voilà un mystère non résolu, parmi tous ceux que les enquêteurs successifs, Jaenada compris, sont parvenus à élucider. Par exemple, l'indulgence du président de la cour d'assises de Périgueux en 1943 trouve son explication dans les papiers de Maurice Garçon. Au fait, pourquoi celui-ci a-t-il défendu le fils de Georges Girard, qui était son ami ? «*Mon amitié vieille de trente ans m'interdit de plaider pour l'assassin de Georges Girard. Et si son fils est innocent, la même amitié me fait un devoir de le sauver si je puis.*» ◆

PHILIPPE JAENADA

LA SERPE Julliard, 644 pp., 23 €.